

MÉDÉRIC RIBREUX

UN MOIS



Ce livre est publié sous licence Creative Commons Attribution ShareAlike 3.0 Unported.

Vous êtes libre de :

- **de partager** — Reproduire, distribuer et communiquer cette création au public.
- **de modifier** cette création.

Sous les conditions :

- **de Paternité** — Vous devez citer le nom de l’auteur original de la manière indiquée par l’auteur de l’œuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d’une manière qui suggérerait qu’ils vous soutiennent ou approuvent votre utilisation de l’œuvre).
- **Partage des Conditions Initiales à l’Identique** — Si vous modifiez, transformez ou adaptez cette création, vous n’avez le droit de distribuer la création qui en résulte que sous un contrat identique à celui-ci.

Le texte intégral de la licence est disponible sur Internet :
<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/fr/>



« A Sophie,
pour qu'elle sache... »

Lundi

(L'avion)

L'Azur irrémédiablement l'attire à lui,
Léger comme l'air, tel un papillon de nuit,
Il s'envole vers les nuages et ce ciel gris
Et m'arrache à celle que j'aime et qui me sourit.

Tristesse est ce moment où je quitte le sol.
A chaque décollage, cette parabole
De ces jours qui s'éloignent et tournent en farandoles
Interminables et qui jamais ne s'étiolent.

L'avion me porte sur ses ailes et m'éloigne,
Toujours trop loin d'ici, comme mes larmes en témoignent.
Dieu que j'aurais tellement aimé qu'elle m'accompagne...
... C'est seul que je m'envole vers ce maudit bague.

Mardi

(La forêt)

Le souffle du vent fait onduler les bouquets
D'arbres qui balancent leurs branches recourbées.
La forêt respire dans ce mouvement et
Prend soudainement une vie très agitée.

Je marche sur le chemin de feuilles jaunies.
Je suis seul sur cette sente jonchée de bois
Mort. La canopée, dans cette cérémonie
De bourrasques, fait retomber brindilles et noix.

Promeneur solitaire par dessus les flaques je
Saute ; sous les chênes j'entends le bruit des glands
Ecrasés par mes pas, dessous le feuillage
De ces ronces qui me zèbrent d'un mal cinglant.

La lumière se fait plus douce sous le tamis
Des feuilles malades et chétives, brunies.
C'est le désespoir d'un automne qui voudrait
ressembler à ce bel été dont il s'effraie...

Mercredi

(La fumée)

En bouffées, sur un souffle ou bien en ronds,
La fumée vient envahir l'habitacle
De cette voiture qui m'amène au spectacle
Où tous les soirs je suis forcé de faire front.

Ma bouche est pleine de cette substance
Insaisissable, quasi virtuelle,
Qui assèche de manière continuelle
La gorge ; dans n'importe quelle circonstance.

Toutes ces volutes blanches apportent
La paix et la douce sérénité
A mes idées d'anxiété qui s'escortent
Dans mon cerveau malade et agité.

Comme un masque rituel, j'ai besoin
De tirer sur ma pipe et de cracher
Cette fumée revenue m'arracher
A cette vie qui s'est lancée trop loin.

Jeudi

(Le vent)

Ce matin encor' tout est agité,
La nuit déjà les volets ont claqué,
Empêchant les habitants de dormir,
Réveillant tous les enfants sans sourires.

Il souffle sans arrêt et il nous agresse,
Menace permanente qui opresse.
Le bruit insupportable qu'il génère,
N'amène qu'ennui et tous désespèrent.

Envolés les papiers, les détritrus,
Bruissent les branches des arbres déchus.
Cette agitation ils ne pouvaient fuir,
Et il se courbent pour ne pas faillir.

Pour encore bien trop longtemps il va souffler.
Deux ou trois jours au moins.
Maudit vent d'Autan, tu ne fais qu'exaspérer...
... Il me faut partir loin !

Vendredi

(L'ennui)

Enfin le temps ne suspend pas son vol.
Il reste là, gras, comme figé par la colle.
Et l'horaire final s'approche lentement,
Et toujours monte en nous ce lourd agacement.

Comment faire pour ne pas sombrer
Dans cette folie toute enfiévrée
De ne plus supporter le rythme lancinant
De l'horloge qui bouge imperceptiblement ?

Il faut se battre et élaborer
Des stratégies pour tromper l'ennui.
On trouve une minutieuse activité
Qui tromperait le temps jusqu'à la nuit.

C'est dans des détails insignifiants
Qu'on se réfugiera pour survivre
A ces délais par trop importants
Faute d'un vrai travail à poursuivre.

La Poésie, coucher des mots sur le papier
Est ma seule défense pour rester entier...

Samedi

(La châtaigne)

Elle demeure cachée au fond de ces bois.
Son refuge est revêtu d'épines retords.
En grappe elle échoue sur les chemins dans ces mois
D'automne, quand le soir, le soleil luit encore.

Son père est constitué d'un aubier si dur
Qui élance ses lourdes branches vers les cieux
Et vient par sa combustion, tel un malicieux,
Lutter au fond des poëles contre la froidure.

Sa mère vient l'envelopper comme une bande
De papier dont les bords sont découpés en dents
De scies. Cette couleur d'un jaune éclatant
Se teint d'ocre; elle forme comme une guirlande.

Mes doigts se brûlent sur sa peau cuite,
Alors je parviens à attraper cette chair
Blanche, qui fume encore. Vient dans ma bouche ensuite,
Le goût, nourri de la terre de Prévenchères.

Au fin fond de cette Lozère, je reviendrai
Te glaner dans ce pays ou hier encor' j'étais...

Dimanche

(La route vers Villefort)

Tout en lacets, la route s'élançe
Comme vers les cieux, comme accrochée au silence,
A la paroi du versant couvert
De forêts. J'ai dépassé le dernier calvaire.

C'est l'automne, sombres et bruns sont les sous-bois
De châtaigniers. Là-bas des pins exposent à moi
Leurs branches vertes. Quand aux feuilles et aux bogues,
Leur présence dans les branches, c'est l'épilogue.

J'aborde ce désert humain. De tous côtés,
Mon regard ainsi se pose sans se hâter
Sur la Nature vierge d'aucun habitant.
Ici l'humanité prend un rythme hésitant...

A force de rouler, j'atteinds le village.
Villefort m'accueille avec cette grand'rue si sage,
Seul point d'activité à des lieux à la ronde.
Les passants sont pourtant si rares dans ce monde.

Enfin, j'arrive au majestueux lac qui reflète
Dans ses eaux les monts pelés aux touches violettes
Et dorées et kakies. Le calme me touche et
M'apaise. Et enfin, je me sens arrivé...

Lundi

(La route du retour du travail)

C'est l'heure de partir, d'enfin quitter les lieux.
D'un pas alerte, je regagne ma voiture.
C'est l'heure de rentrer chez soi, c'est l'heure mure.
Je glisse dans l'habitacle, sans dire adieux.

Mon rituel : m'asseoir sur le siège conducteur,
Préparer une pipe. Je vais la fumer
Pendant tout le parcours, guidé par les vapeurs.
Mes étoiles prendront leurs phares allumés.

Le son de la radio sera mon compagnon.
Comm' d'habitude les mauvaises sont nouvelles.
Je n'entends que les bonnes, rien sur le pognon,
Mon esprit, en volutes, vogue en hirondelle.

Le ronron de cette mécanique en action
Achève d'isoler mon imagination.
Ce voyage m'emène plus loin que chez moi.
Pendant ce temps, j'ai cru que je rentrais vers toi...

Mardi

(Le chat du quartier)

Loin de chez moi et mon chat me manque vraiment.
Je n'oublierai jamais son doux ronronnement
Qui me rappelle là d'où je viens
Et des caresses je me souviens.

Quelle ne fût ma surprise lorsqu'un jour
Où j'étais dans ma résidence de transit,
J'aperçus la forme d'un chat près de la vitre.
Haut sur pattes, maigre, il m'attendait dans la cour.

Peu effarouché, il resta lorsque j'ouvris
La fenêtre. Et comme s'il avait compris
Qu'en manque de félin domestique j'étais,
Toute l'après-midi je pus en profiter.

Mais le soir venu, il disparu.
Je savais qu'il ne pouvait rester
Et qu'il vivait dans une autre rue.
Peut-être n'avait-il existé ?

Pourtant, l'autre jour, il reparut.
J'entendis alors ses miaulements à ma porte.
Il pénétra dans mon appartement de sorte
Que de repaître de lait, il put.

Maintenant, je le guette tous les soirs
Où je dois rester seul ; je l'attends
Ce chat du quartier qui passe en un coup de vent
Et dont l'absence renforce mon désespoir.

Mercredi

(Hot-Dog)

C'est en regardant un jour l'inspecteur Harry,
N'ayant pu prendre le temps de le terminer,
Que surgit un appetit bien carabiné
Pour déguster un bon hot-dog, sans plaidoirie.

Ma tendre enfance a toujours été fascinée
Par cette saucisse entre deux tranches
Qui a souvent échappé à sa destinée
Car bien plus rare ici qu'outre-Manche.

Ma décision est prise : puisque je ne peux
Pas en trouver, alors je le fabriquerai.
Me voilà à cuisiner un pain brioché
En salivant comme un gourmet gai et joyeux.

Ajoutez un peu d'oignons caramélisés
Que je fais revenir dans une grande poêle
Pour faire comme si j'avais un plat royal
D'un sandwich qui pourrait bien me dépayser.

Ajoutez de savoureuses frites, un soda,
Et vous obtiendrez un bon repas
A déguster comme si vous étiez au fast-food
Devant un grand film de Clint Eastwood.

Jeudi

(Le travail qui n'avance pas)

Depuis un an déjà, je travaille
Sur un projet qui n'avance pas.
J'aimerais bien en trouver la faille
Pour qu'il ne devienne mon trépas.

La lourde masse des tâches de ce projet
Est devenue géante qu'on ne peut gérer.
Et je m'y noie, j'y étouffe, j'y disparaïs,
Comme si je m'enfonçais au fond d'un marais.

La cause de cet échec, c'est bien que je peine
A convaincre tous ces décideurs qui ne veulent
Pas décider. Devant eux je reste bien seul
Avec mes idées, mes visions galiléennes.

Je dois aussi lutter contre ces intestines
Guerres qui opposent ces grands chefs sans éclats,
Usant force dans des batailles enfantines.
Dieu que j'aimerais les zapper ces échalias.

Mon dernier ennemi est un certain état
D'esprit. Tous rejettent l'idée du compromis,
Perdus dans un vain recensement d'errata.
J'ai l'impression de rester sans amis.

Mais je sais qu'au fond, je parviendrai à les emporter.
La poésie saura me rendre force et liberté...

Vendredi

(L'emmission de radio)

Quand je conduis, j'appuie toujours sur ce bouton
Qui capture mon attention et l'envoie dans
Les méandres radiophoniques en demi-ton.
Je quitte alors cet habitacle pour un temps.

Ces voix venues de l'au-delà vont disperser
Mes craintes. Alors mon humeur sera bercée
Dans des dialogues tous d'un grand intérêt.
Cette course en voiture sera sans arrêt.

Le service public émet tant de trésors
Audios : du métier de fossoyeur aux condors,
De la mort d'un chanteur à la vie des oiseaux
Cachés dans les troncs jusqu'aux tailles des ciseaux.

Cett' distraction rituelle m'échappera
Au moment même où je couperais le moteur.
Alors de la suite je serai créateur ;
Mon quotidien redeviendra un embarras...

Samedi

(Le chat à la fenêtre)

D'un bruit, j'invite le chat à se présenter
A la fenêtre de mon salon,
Et je n'ai pas vraiment besoin d'argumenter
Pour lui faire tourner les talons.

C'est son rituel : contempler le mouvement,
De ce vaste monde extérieur
Tout en restant dans ce lieu sans chambardement
Au coeur de l'abri intérieur

D'un geste je tire le rideau et son voile
Pour que le félin se sente à l'aise.
Elle aime le contact du tissu sur ses poils
Assise sans besoin d'une chaise.

Et alors commence un instant de volupté,
De calme parfait et absolu.
D'une statue, la posture elle a adopté
Ses gestes sont enfin révolus.

De temps à autre, un oiseau passe à la fenêtre.
L'intérêt du chat masque sa face,
S'éveille par les miaulements qu'elle vient d'émettre
Comme les cris aigus d'un rapace.

Derrière la vitre de ma mémoire,
Moi aussi, j'imite l'animal contemplant
Ce souvenir réduit les déboires
De ma vie éloignée, restée en arrière-plan.

Dimanche

(L'alcool, première partie)

Depuis que je suis loin de toi,
J'ai beaucoup de mal à dormir.
J'ai consulté un docteur, moi
Dont les rêves me font gémir
D'angoiss', d'impatience et d'effroi.

Je prends tous ces médicaments
Qui viennent assagir mon esprit
Parfois, pas d'endormissement,
Je m'enlise au fond de mon lit,
En voulant partir je me mens.

Je me sens vraiment impuissant.
Je me sens comme condamné
A ces cachets abrutissants,
A ce sommeil enrubanné,
A ce cocktail étourdissant.

Malgré toute cette chimie,
Quand je n'arrive pas à dormir,
Pour lutter contre l'endémie,
La bouteille vient s'affermir.
S'impose alors l'alcoolémie.

Elle arrive à me libérer
De cette peur profondément
Ancrée en moi, comme accrochée.
Enfin je ne suis plus dément,
Je ne vais plus me réveiller.

Lundi

(L'alcool, dernière partie)

Le soir, la tentation est grande
De remplir deux verres de whisky.
Je suis sur qu'avec cette offrande,
Le sommeil profond est conquis.
Mais profonde est la réprimande.

Car au fond de moi, je sais bien
Que l'alcool n'est qu'une chimère,
Une méprise que combien
D'illusions, de peurs amères
Qui relèvent d'un choix booléen ?

Vais-je boire pour enfin dormir ?
Et demain matin il sera
Difficile de s'en sortir.
L'esprit enfumé sortira,
Lentement, il va se rouvrir.

Le soir, je pose la question.
A la frontière de ce mélange,
Je teste ma résolution.
Ce liquide qui me dérange
Sera-t-il une solution ?

Parfois alors mon coeur l'emporte,
Et je dors sans aucune ivresse.
Parfois, mauvais je me comporte
Et Morphée devient allégresse...
Sous-terre je deviens cloporte.

Mais je connais la solution
A ce mal qui me ronge le coeur.

C'est de rentrer dans la saison,
Chez nous, pour mon plus grand bonheur
Des fautes seraient l'expiation.

Pour l'instant, je maintiens le cap,
Et je sors la tête de l'eau.
Cet amour lointain que j'attrape
Sera ma bouée, mon bateau
Jusqu'à une prochaine étape.

Mardi

(Le week-end à la maison)

Ah qu'il est heureux et doux ce moment si magistral
Celui de rentrer enfin à la maison, bien chez soi.
Comme je descend tous mes bagages en bilatéral,
Je suis accueilli par mon chat qui s'approche de moi.

Ma bien-aimée est aussi belle qu'un rayon de lune,
Je peux alors la serrer dans mes bras, tout contre moi.
Quelle joie de pouvoir s'abandonner sans peur aucune,
De retrouver un lieu qui vous manque depuis des mois.

Et dès ma première nuit, le sommeil vient sans effort.
Nul besoin d'alcool pour retrouver les bras de Morphée,
Pour retrouver le plaisir de s'éveiller à l'aurore
En ayant cette impression d'être enfin bien reposé.

Le programme de ces quelques jours sera ponctué
Par une course et la visite de la bibliothèque
Municipale, m'offrant quelques bandes-dessinées
Qu'à mon retour du matin je lirai sans hypothèque.

En tirant sur ma pipe des volutes de fumée,
Je tournerai les pages colorisées de héros
Tout en échaffaudant la carte d'une randonnée
Où j'aurais l'impression de m'échapper de mes barreaux.

Je sais qu'il me sera difficile de repartir
Pour l'instant, de l'ailleurs je ne veux pas me souvenir...

Mercredi

(Le week-end au loin)

Parfois, je n'ai pas le choix, je dois rester ici bas
Et j'aimerais tant prendre la route pour te rejoindre.
Mais ce week-end, me voilà condamné au célibat ;
Je suis obligé de rester loin de toi, à me plaindre.

J'ai beau me creuser la cervelle, je suis sans envie.
Rien ne m'attire ici, tous ces moments ne sont qu'ennuis.
Je suis à bout de forces et mes idées sont sans vie.
Et comme d'habitude, je ne dors pas bien la nuit.

Caché sous les draps je me retrouve terrorisé
Par tous ces spectres qui se meuvent dans mon insomnie.
Ta douce présence a disparu, je suis épuisé.
La bouteille retourne vers la toxicomanie.

Pour tuer ce temps qui semble tenir de l'infini,
Je dois composer des stratagèmes élaborés.
Et je remplis des listes de tâches indéfinies ;
Je passe mon temps à préparer des plats cuisinés

Sur l'écran les images s'agitent en boucles sans fin.
Elles occupent mon esprit évitant qu'il vagabonde
Dans de sombres limbes qui me ramènent ton parfum
Alors que ma solitude paraît nauséabonde.

Je sais que d'ici, il sera facile de partir
Pour l'instant, de chez moi je plonge dans mes souvenirs...

Jeudi

(Souvenirs de Grèce, première partie)

Durant ce mois d'automne que je trouve morne,
J'ai plaisir à repasser les belles images
De ces bleus, de ces blancs cycladiques qui ornent
Les maisons d'Amorgos, vestige d'un voyage.

Nous étions tous les deux unis dans ce pays,
Aux lettres étranges, à la langue nouvelle
Avec force et modestie, il nous a ravit
De sa lumière, la beauté de ses chapelles.

Dieu que j'aime me replonger quelques instants
Dans ces moments où la vie me paraissait douce
Où nous étions réunis au même moment
Avec de larges sourires sur nos frimousses.

Les quelques photos que je garde à portée
De main, sont les billets d'avion pour un aller
Vers une île bien découpée, toute en clarté
Et dont nous avons les plages oser fouler.

Et pourtant le bleu des eaux qu'on ne trouve pas
Ailleurs, conjugué des rayons épais de l'Astre
Frappe la peintur' chaulée des épiscopats
Erigés en chapelles pour quelques piastres.

Je me vois arpentant les chemins de cailloux,
Goûtant l'irradiation, la réverbération,
Sur les murets de pierres tenus par la boue.
De toutes ces pistes je prendrais déviation.

Pour un moment encor', je saurais retenir
Tous les souvenirs dorés de cette quinzaine

Qui nous a enfin permis de nous rajeunir
Si loin de toutes mes déceptions toulousaines.

Vendredi

(Souvenirs de Grèce, dernière partie)

Puisque mes pensées sont devenues helléniques,
Je dois continuer de rêver d'Amorgos,
De retrouver sa terre dure et volcanique,
Ses villages baricadés intramuros.

Je suis transporté sur les sentiers tortueux
Qui mènent à la douce plage de Chalara,
Hors de la portée d'un voyage infructueux,
Malheureusement, nous n'y poseront le pas.

Je nous revoie là, descendant du Kamara
Le restaurant aux milles et une saveurs
Nos yeux découvrant cette baie en apparat,
Des hauteurs de Potamos. Et quelle couleur !

J'entends encore le bruit des vagues qui échouent
Sur la plage de sable bordée de lauriers.
Mes salives frétilent du goût de ce ragout
De chèvre accompagné par des poivrons grillés.

Le vent fait résonner les roches accrochées
Sur le sommet de l'île, il pousse également
Les nuages cotonneux, à peine ébauchés
A l'assaut des cîmes bordées d'écroulements.

Dans les ruelles étroites vivent les ânes
Qui transportent tout au delà des marches
Interminables, comme attirés par l'avoine
Distribuée par les paysans patriarches.

Et l'étroit monastère accroché aux parois
Rocheuses, surplombe la mer bleue infinie.

Il est peuplé par des moines, des chats adroits
De loin il semble accroché là-bas, comme un nid.

Puisse ces souvenirs communs toujours s'envoler des images
Qui les accrochent encore un temps à ma mémoire vacillante
Je rêve de t'y emmener à nouveau comme par hommage,
Pour goûter une fois encore à ces aventures réjouissantes

Samedi

(Boule de poils)

Il est arrivé un jour tout ébourrifié,
Avec cette toison si dense qu'on pouvait
A peine y toucher, sans crainte d'être griffé.
Et il n'avait pourtant pas l'air d'être mauvais.

Depuis ce moment, il nous est resté fidèle,
Et puis c'est tous les jours qu'il était à son poste,
Près de la porte d'entrée, cet habituel
Chat nous attendait, auprès du tas de compost.

Dès qu'il nous entendait, alors il emmettait
Son miaulement rauque, doux, si particulier
Et nous savions que pour nous rejoindre il viendrait
Nous trouver, réclamer son repas journalier.

Sur ce sujet, il n'était pas bien difficile.
Quelques croquettes de bas étages, un peu d'eau
suffisaient. Notre maison devint domicile,
Il habitait pour un temps sous notre préau.

Il était agréable de le voir s'agiter
Au bruit de cette nourriture déversée
Dans un bol et fournie en toute gratuité.
Sa présence suffisait à nous rembourser.

Mais un jour nous l'avons retrouvé étendu
Dans la cour bitumée, allongé sur le sol.
Sans doute, dans un dernier souffle, il mourru.
Il partit comme il fut venu, sans protocole...

Dimanche

(Transports dans la foule)

Comme je redoute ces instants difficiles,
Ceux qui me conduisent dans la foule insensée
Qui s'échine à remuer et sans cesse oscille
Vers les transports communs au rythme cadencé.

Il y a d'abord cette attente interminable
Où je dois meubler mon esprit de tant de choses
Qui me font oublier cette quête agréable :
Te revoir, la seule guérissant mes névroses.

Et vient ensuite le bruit ininterrompu
Des moteurs, des conversations, des bavardages.
Chacun se raconte un silence corrompu
Les paroles s'échangent dans quel marchandage !

Puis l'enfer survient : aux grondements sourds s'ajoute
Le manque d'espace, la promiscuité
Qui renforce ces rencontres non désirées.
Et la foule occupe les lieux : on n'y voit goutte.

Il faut savoir rester debout pendant de longues
Périodes et savoir supporter ces voisins
Nouveaux qui deviennent de ponctuels cousins
Qui s'agitent comme des balles de ping-pong.

Une fois sur deux, j'emprunte la voie sans issue,
Bondée, pour te rejoindre alors je la supporte.
L'autre fois, c'est pour mener à mauvaise porte,
Quand je dois te quitter, j'en redeviens déçu.

Lundi

(La promenade du chat)

C'est un rituel immuable celui de la promenade
Du chat. Assise devant la porte d'entrée toute impatiente,
Elle sait d'avance qu'elle et moi nous allons devenir nomades
Et nous risquer à nous égarer dans des terres accueillantes.

Une fois la porte ouverte, elle se précipite comme aspirée
Par le souffle de l'aventure. Elle disparaît sous les voitures
Avant de surgir dans mes pattes, avec l'air bien inspiré.
Je guide mes pas vers le chemin, vers ce parc sans fioritures.

Proche de la maison, c'est là son terrain de jeux préféré.
Je marche sous les chênes. Elle me rejoint avec cet air de rien
Et aiguisé ses griffes sur un poteau de bois lacéré.
Et il ne nous reste alors qu'à nous enfuir comme deux vauriens.

Je fume un instant en prenant le temps de l'attendre patiemment
Je sais qu'elle sait aussi se faire désirer. A quatre pattes,
Elle se plante devant la barrière qui s'ouvre en grinçant
Je dois maintenant deviner ses désirs, comme un télépathe.

Voudra-t-elle courir après un caillou que j'aurai lancé ?
Se mettra-t-elle en tête d'aller grimper en hauteur des poutres ?
Faudra-t-il la chercher à travers les herbes sans s'offenser ?
Et se fauflera-t-elle dans les buissons comme une loutre ?

Et après avoir découvert ces territoires de loisirs,
Il faut alors rentrer car encore une fois la pluie menace.
Elle ne me suit pas, préfère rester cachée dans le plaisir.
Devant la porte, je la vois reparaître, ombre fugace.

Pendant un instant, elle s'est crue seule, abandonnée de tous.
Loin de moi l'idée de ne plus revoir sa petite frimousse...

Mardi

(Randonnée dans la campagne)

La préparation bâtit son plein et tous fourmillent.
Car il faut d'abord choisir où l'on va marcher.
Puis il faudra bien nourrir la grande famille.
Le pique-nique sera ainsi préparé.

Avant d'arriver sur le lieu de randonnée,
Il faudra voyager sur la route asphaltée
Pour voguer sur tous ces chemins abandonnés
Avec le pied sûr et l'esprit virevolté.

Et enfin commence la véritable marche,
Celle qui repose les états de consciences
Libère la famille du joug patriarcal
Laisse courir les enfants avec bienveillance.

A nous les beaux paysages et les vallées
Dissimulées parmi les labours, les forêts.
Nous évoluons alors sur d'ocres allées
Bordées d'arbres tendus comme des minarets.

Puis nous étalons en douceur la grande nappe
Sur un carré d'herbes ; il est temps de manger !
Et les verres se remplissent du vin qui frappe
Au front ; les estomacs de sandwiches arrangés.

Ensemble nous entamons la dernière partie
Et notre appareil de photographie crépite
Pour nous fixer tous les souvenirs assortis
De ce bon moment dans nos mémoires réduites.

Mercredi

(La plage de Gruissan)

C'est par l'autoroute que nous partons ensemble.
Nous allons trouver la mer méditerranéenne
Et ce doux climat troublé par ce vent qui tremble
En cette saison où les fleurs sont bien fanées.

Nous désirons le reflet argenté du ciel
Sur les flots, les vagues et aussi sur la plage.
Et partout il nous faut ce reflux pulsionnel,
De l'eau sur le sable subissant nivellage.

La haute saison est belle et bien terminée.
La cité balnéaire est vraiment désertée.
Et nous visitons le château sans lambiner
Pour enfin trouver la plage déconcertée.

Les chalets de bois se dressent face à la mer,
Si nombreux qu'on peine vraiment à se repérer
Dans ce grand labyrinthe autrefois éphémère.
Les tempêtes ne peuvent rien incinérer...

Un oiseau de mer nous invite à nous baigner.
Malgré les températures bien automnales,
Je pique une tête au pied des chalets alignés,
Tu me regardes dans l'eau comme un marginal.

Nous terminerons ensemble cette journée
En visitant le port de plaisance aux eaux calmes,
Et ses bateaux sans capitaines, consternés
Par un hiver qui étreint les arbres à palmes.

La nuit venue, il est temps pour nous de rentrer,
La beauté du jour dans nos âmes pénétrées.

Jeudi

(Cet homme, première partie)

Cet homme se réveille tard, avec son réveil
Et comme d'habitude il a bien mal dormi.
Pourtant il a pris soin de boucher ses oreilles
Pour taire les avions qui passent en tsunami.

Il met bien quelques minutes à émerger,
Le cerveau encor' grogi des médicaments
Qu'il prend, c'est son sommeil qui en est imprégné.
Car ils l'aident à s'endormir sans désagrément.

Déjà dix mois qu'il en consomme tous les jours,
Sans ces pillules, il ne sait pas faire autrement.
Quand il rentre chez lui, qu'il change de séjour
Il réduit les doses et dort abondamment.

Car il ne vit pas chez lui, ce lointain ailleurs.
Il habite à la semaine un studio réduit.
Il a voulu un jour changer son employeur,
C'est loin de chez lui qu'il a été conduit.

Depuis le jour où il est parti il regrette.
Il a vite compris qu'il avait grand besoin
De sa femme, sa passion, plus qu'une amourette
Sans elle il se send perdu, reclus dans un coin.

Après avoir regretté depuis le matin,
Il se lave, se rase et prend son déjeuner
Toujours le même : céréales et du pain
Le tout trempé dans du lait, sans se réfréner.

C'est l'heure de partir et il prend sa voiture.
Avant il pronait le vélo, quinz' kilomètres

Tous les jours, c'était un peu comme une aventure.
Il s'en est éloigné, il a du se soumettre.

Et depuis son troisième déménagement,
Il habite un peu trop loin de son travail.
Et il doit rouler sur l'asphalte plus souvent
S'il veut pouvoir revenir à temps au bercail.

Comme tous les matins, il y a des bouchons
Aux abords de la ville, les gens s'agglutinent
Dans le même trou, entassés en cornichons
Comme tous les matins, c'est la même routine.

Il se gare sur le parking bordés de pins.
Les aiguilles encombreront son pare-brise.
Machinalement, il rentre au bureau en vain
Car ses motivations y restent incomprises.

Les heures passent et les rapports se rédigent.
Les réunions sont démontées à grands renforts
De disputes entre les hommes qui dirigent.
Mais leurs idées sont creuses comme des amphores.

Vendredi

(Cet homme, dernière partie)

Cet homme quitte le parking quand la nuit tombe.
Il monte dans sa voiture, l'odeur de tabac
Lui caresse les narines, d'un geste il plombe
Sa blague et il bourre sa pipe sans débat.

Le moteur démarre, il rentre enfin au studio.
Il croise les mêmes cornichons qu'au matin.
Il se jette dans les paroles des radios
Pour recouvrir tout ce quotidien si crétin.

Quand il arrive enfin à sa porte, il fait noir
Et s'ouvre alors une pièce de solitude
Qui l'oblige à emprunter un autre mouchoir
Pour en évacuer tout' la décrépitude.

Dès qu'il rentre il allume la télévision.
Ça permet de combler ce silence de plomb
De faire croire à une espèce d'évasion
Comme s'il pouvait vraiment quitter ce salon.

Il n'a pas faim mais il faut bien manger un peu.
Et cuisiner seul ne comble aucun appetit.
Il prépare un repas, qu'il trouve fastidieux
Il ne pourrait se contenter de spaghettis.

Et enfin, le moment tant attendu survient,
Celui où il va pouvoir parler à sa femme,
Une discussion par des écrans mitoyens.
Et ces paroles viennent réchauffer son âme,

Et lui donner alors suffisamment de forces
Pour se dire qu'il va pouvoir continuer

Cette routine qui lui pèse sur le torse,
Il est à la limite d'être extenué.

Il ingurgite alors ses drogues du sommeil
Qui atténuent artificiellement l'angoisse,
Qui le plongent dans un profond repos, merveille
De Morphée par où la réalité s'efface.

Sa nuit sera agitée, comme les anciennes.
Et depuis plus d'un an déjà il se débat,
Il lance ses forces pour quitter cette chienne
De vie. Il veut se libérer du célibat.

Combien de temps devra-t-il supporter encore
Ce difficile éloignement de l'être aimé ?
Il rêve qu'on lui trouve le final accord,
Il pourrait enfin s'en revenir désormais.

Ce ne sera alors qu'une vaine illusion
Demain, vaseux, pateux, il se réveillera
Dans cette chambre, l'esprit en imprécision,
Retournera à son quotidien de trépas...

Cet homme, je le connais, cet homme, c'est moi.
Cet homme, j'aimerai le changer avec toi.
Pour qu'il puisse revenir là où il se doit.
Pour qu'il puisse enfin être comme un nouveau moi.

Samedi

(Jardinage)

Allons au jardin pour mieux reverdir nos âmes.
Car nous y trouverons le bonheur de la terre,
Je m'y rend en compagnie de ma gente dame.
Alors nous faisons le tour du propriétaire.

Et nos projets de transformation du jardin
Vont bon train. D'abord, une haie à retailer,
Ensuite un pare-terre à planter en gradins
Pour terminer par des arbustes à déployer.

L'aventure prend forme progressivement
Car Rome n'a pu se jardiner en un jour
Et notre petit lopin change lentement
Alors nous raccourcissons les buissons très court.

Puis ce sera au tour du bruit de la tondeuse
De rentrer en scène, pour inlassablement
Recoiffer cette pelouse un brin baroudeuse,
Venir gaver le composteur abondamment.

Nous montons des barrières en bois clair et dur,
Pour redécorer notre territoire gentil
Et enfin lui redonner un air de verdure.
De ces jardiniers nous ne sommes qu'apprentis.

Pour redonner vie à un coin d'herbes tâchées
Nous bêchons et nous retournons la terre brune.
Il est possible que nous allions tout gacher
Mais de cet effort nous pourrions trouver fortune.

Ce qui est bien dans ce jardin
C'est que nous sommes tous ensemble

Nous ne sommes que citoyens
Mais ici notre âme jamais ne tremble.

Dimanche

(La vie rêvée, première partie)

C'est quand je suis bien loin, bien trop loin de chez moi,
Que mon imagination s'active, dessine
Dans mon esprit une échappée de cet émoi,
Une vie rêvée, agréable, qui fascine.

Il me faut dès lors la coucher sur le papier
Pour que mes semblants de souvenirs ne s'envolent
Avant que j'eusse le temps de les recopier
Et qu'ils ne s'échappent de mon esprit frivole.

Cette question : qu'elle serait ma vie rêvée ?
Il faut que je lui apporte une vraie réponse.
Et c'est sur ce papier que je vais la graver,
En voici maintenant ma délicate annonce.

Ma vie rêvée, ça serait de vivre avec toi,
Tu serais alors tous les jours à mes côtés,
Et ce serait de partager le même toit.
Dans mon esprit, solitude serait ôtée.

Nous habiterions dans une ferme isolée,
Perdue dans la Lozère et dans les collines,
Au bord d'une mare et nous serions accolés
À une forêt de pommiers bien sybilline.

Cet endroit respirerait la tranquillité,
Nulle perturbation de civilisation
N'apporterait cette soudaine ambiguïté
Qui sied si bien à la ville et à sa nation.

Nos voisins seraient alors loins par la distance,
Mais proches par la force de la relation.

Et notre famille vivrait douce existence,
Entre ces murs qui ne forment aucune prison.

Lundi

(La vie rêvée, deuxième partie)

Et nous aurions un fameux jardin potager,
Où nous saurions faire pousser tous les légumes,
Tous les fruits que nous pourrions aussi partager.
Jardiner deviendrait notre grande coutume.

Nos carrés fins de pommes de terres nouvelles,
Cotoieraient tous les légumes du pot au feu.
Nous sarclerions avec le plus beau matériel,
Le mieux conçu, sans doute le plus mélodieux.

Car pour nous nourrir tous les deux sans déboires
Il faudrait faire chanter la faux et le rateau,
Aiguiser les bêches et manier du plantoir
Pour faire pousser ces fruits et ces végétaux.

Délimité par des murets de pierre sèches,
Nous connaîtrions aussi cette joie intense
De cueillir dans le verger, les pommes, les pêches
Pour les dévorer sans l'ombre d'une quittance.

Et les animaux peupleraient aussi les lieux,
Puisque sans eux il y a comme moins de vie.
Je passerai mon temps à les soigner au mieux,
Et jamais ils ne sauraient être mieux servis.

Des chèvres nous irons traire un lait épicié
Avec lequel nous fabriquerions du fromage.
J'emmènerai souvent le troupeau sans bruisser
Au fond d'une combe verte, comme un voyage.

Pour surveiller les bêtes et quelques moutons,
Il nous faudra bien un brave chien de berger,

Compagnon de garde qui croque les croutons
Que je lui tends assis à l'ombre du verger.

Mais de tous les animaux, il n'y a qu'un roi.
Il se garde bien au chaud et à l'abri du vent,
Dissimulé et endormi sous quelque toit.
C'est le chat qui ronronne harmonieusement.

Mardi

(La vie rêvée, dernière partie)

Avec ces saines occupations peut-être
Trouverions-nous alors la voie de la sagesse.
De notre existence nous serions enfin maîtres,
Rassurés quant à notre devenir de liesse.

Nous chercherions un chemin de sérénité
En élevant des abeilles au fond de leurs ruches
Pour y extraire ce miel aux saveurs fruitées
Qui coulerait à grands flots dans le fond des cruches.

Et notre maison deviendrait pour nos familles
Un havre de paix. Ils viendraient nous voir souvent,
Nous rejoindre pour s'endormir dans les jonquilles
Et retrouver cette vie sans désagrément.

Et nous irions nous promener sur des chemins
Perdus, bucoliques, qui feraient du pays
Un étrange panorama hors du commun.
Sans cesse nos visages seront ébahis.

Nous disposerions de tout le temps disponible
Pour nous élaner dans des projets aujourd'hui
Toujours remisés à des délais impossibles.
Et nous pourrions créer à l'envie, sans ennui.

Aussi, voici enfin ma réponse finale.
Ma vie rêvée approcherait sans aucun doute
Ce quelquechose insaisissable, original,
Et dont j'essayerais de me tracer la route.

Table des matières

Lundi	1
Mardi	2
Mercredi	3
Jeudi	4
Vendredi	5
Samedi	6
Dimanche	7
Lundi	8
Mardi	9
Mercredi	10
Jeudi	11
Vendredi	12
Samedi	13
Dimanche	14
Lundi	15

<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	40
Mardi	17
Mercredi	18
Jeudi	19
Vendredi	21
Samedi	23
Dimanche	24
Lundi	25
Mardi	27
Mercredi	28
Jeudi	30
Vendredi	32
Samedi	34
Dimanche	36
Lundi	38
Mardi	40